

---

DIALOGUE

p 5-7

## DEDANS-DEHORS

MANUFACTURE D'ARMES. SAINT-ÉTIENNE  
Merryl Bouchereau et Daria Ayvazova

---

POSITION

p 9-11

## SEIZE MILLE

MANUFACTURE D'ARMES. SAINT-ÉTIENNE  
Samuel Hackwill

---

POSITION

p 13-15

## LIMITES TACITES

BIENNALE 2015. SAINT-ÉTIENNE  
Jacob Lyon

---

DESSIN

p 17-21

## ENVERS

BIENNALE 2015. SAINT-ÉTIENNE  
Baptiste Deyrail

---

PHOTOGRAPHIE

p 23-29

## TRAVAUX EN COURS

BIENNALE 2015. SAINT-ÉTIENNE  
Alexandra Caunes

---

RÉCIT

p 31-32

## CORPS-VILLE

Nicolas Goubier

---

RÉCIT

p 33-34

## PAYSAGE ÉPROUVÉ

MALIN HEAD, COMTÉ DE DONEGAL, IRLANDE  
Léa Jeanjacques

---

RÉCIT

p 35-37

## SUR LA ROUTE

Oscar Barnay



fig.

**Fig. est une revue critique d'architecture.  
Elle émane de la transversalité des réflexions  
entre l'architecture et le design.  
Elle est la rencontre entre deux étudiants en 5<sup>ème</sup>  
année des Écoles Supérieures d'Art & Design  
et d'Architecture de Saint-Étienne.**

**Fig. est un laboratoire.  
Elle expose des constructions architecturales,  
des projets, des écrits, des photographies,  
mis en lumière par une contrainte stylistique.  
Chaque numéro impose une figure de style  
à la rédaction et à la réception des billets.  
Chaque billet est une expérience scripturale.  
À la recherche d'une liberté d'expression  
artistique, sur un axe éditorial guidé par  
des contraintes d'écriture.**

**«L'hypotypose (du grec ancien  
hupotupôsis, "ébauche, modèle")  
est une figure par laquelle l'auteur  
dessine un tableau sous les yeux  
du lecteur, à travers un discours  
descriptif vif.»**



Hugo Chevassus

---

Avril dernier, la Biennale Internationale du Design s'est emparée du territoire stéphanois. L'évènement s'établit sporadiquement dans les structures culturelles de la ville, notamment la Manufacture d'Armes de Saint-Étienne, l'École Supérieure d'Art et Design et l'École Nationale Supérieure d'Architecture, où nous étudions respectivement le graphisme et l'architecture. C'est ici, dans ces mêmes lieux, que la revue fig. a vu le jour. C'est dans ces lieux que s'est effectué le trajet de l'idée au papier, du concept à la forme, du rêve à la réalité.

La Biennale était donc un prétexte pour se pencher sur ce qui entoure immédiatement l'univers de fig. Comme un revers, c'est l'endroit qui a vu naître la revue qui devient son sujet d'étude. L'ensemble des expositions questionnaient « Les sens du beau », thème de l'édition 2015. Investi dans ce tourbillon d'énergie, ce numéro s'approprie les problématiques de la biennale à travers l'hypotypose.

Si le beau a un sens, ou fait sens, celui-ci vit à travers sa réalité. Les potentielles significations du beau impliquent sa représentation dans le réel à travers l'image. En architecture, l'image est un vecteur de sa représentation, donc de tout ce qui participe à son mode de production et de consommation. Nous parlons de représentations spatiales, graphiques et filmiques, inhérentes à la conception, le dessin et l'édification d'une œuvre. Puis, deviennent outils pour la promouvoir, la faire connaître, la discuter et aussi s'en souvenir. Le pouvoir des mots à imager, par la représentation de « scènes » au sein d'un texte permet à ce numéro d'étudier la question de l'image dans la discipline élargie de l'architecture, d'une part, grâce à la Biennale du Design, d'autre part grâce à d'autres horizons venus diversifier le champ d'études.

Tirillé entre actualité et nostalgie, ce numéro sonne également le glas de nos cursus universitaires respectifs. Comme un hommage, nous voulions qu'il s'imprègne du territoire stéphanois. Le temps est venu pour fig. de s'en aller braver de nouvelles villes, de nouvelles routes et de nouveaux paysages.



# - Dedans - dehors

Merryl Bouchereau et Daria Ayvazova

*Grande coquille dans la cour. Plus loin, un banc circulaire, façon panier tressé, en acier. Au sud, l'arche de sortie vers la platine ; au nord, un préfabriqué de sanitaires et une cabane isolée. Pas une once de verdure. Cette enceinte semble purement construite et se retrouve à présent comme un artifice vidé, une invention délaissée, un pantin désarticulé gisant au milieu de ses fils.*

Le vide habite les bâtiments H, hauts de plafond, plus longs que larges. Un quadrillage d'énormes fenêtres en voûtes laisse passer la lumière du jour qui m'enveloppe, rebondit sur des objets et des formes émettant des messages visuels, ce qui me permet de voir, d'évaluer et de sentir l'espace. Des volumes me protègent, me séparent de l'extérieur et organisent mon champ de vision - silence. Deux pans de toits inclinés forment un comble. Deux fils de néons alignés marquent fidèlement la perspective du lieu. Des tracés jaunes sur le sol gris qui se fait envahir par la lumière venant de l'extérieur par des fenêtres voûtées et des lucarnes - silence.

*La biennale vient de s'achever et le restaurant éphémère est encore là comme une plante prématurément fanée. La tente collée à l'ancien bâtiment du magasin n'a pas été démontée et je devine les traces de ce qu'était la terrasse.*

Lors de la Biennale de design, les bâtiments H de l'ancienne Manufacture d'Armes de Saint-Étienne, hostiles et silencieux, se voient remplir de volumes, de textes, d'objets, d'images, de gens, de bruits, de bousclements, en bref, des outils et des témoins de tentatives d'approvisionnement du lieu. L'espace est segmenté en modules tantôt excessivement colorés, tantôt fades, mais toujours obscurs et trahissant le potentiel lumineux de l'édifice encombré de micro-architectures peu espacées et d'artefacts design, porteurs de connaissance et de progrès, enfin, de l'idée que l'on s'en fait.

*Le mobilier éphémère, comme autant de rustines et de points de colmatage sur un pneu rechapé.*

C'est alors que je m'interroge sur la destination et le destin de ce bâtiment. Ce fût une architecture industrielle, organisée selon les exigences de la ligne de production. Il n'en reste que la carcasse. Conçu en fonction de son usage présumé et ayant servi par le passé, il se trouve à l'heure actuelle privé de sa destination première. Il n'est plus légitime, ni pérenne, telle une ruine inavouée en plein cœur d'un quartier en mutation. Ce reste d'édifice semble avoir besoin d'un autre projet. Comment en prospector le potentiel, l'utilité sociale ?

*Étrange impression quand je me représente le fait d'exposer dans une ancienne fabrique. Le sentiment est d'autant plus vif, quand on passe dans les étroits passages laissés entre le restaurant et ce que nous appelons les bâtiments H, le matin, avant de prendre mon service. Les façades n'ont pas été ravalées depuis la désaffectation. Tout est métaux rouillés, bétons et ciments défoncés, de sorte que se répand autour de soi un paysage de gris et d'ocres. Étrange spectacle que celui du public se délassant dans une ruine sans romantisme, puisque sans horizon.  
Reposez-vous dans une boîte encore puante d'industrie.*

L'évolution du projet architectural, à travers les différents stades de développement de l'humanité, force l'humain à assumer ses responsabilités. Les contraintes matérielles actuelles - ressources limitées, restrictions budgétaires - nécessitent d'ajouter une troisième phase aux deux déjà existantes : la réinterprétation architecturale, c'est-à-dire la reconversion du patrimoine industriel, esclave malheureux des raisonnements politiques et économiques locaux. Jusqu'alors l'activité architecturale se pensait essentiellement en deux temps : la conception et la réalisation. À la Renaissance, plus particulièrement en Italie, les projets deviennent si complexes qu'ils forcent cette division. Aujourd'hui, il s'agit des nouveaux usages pour les friches industrielles. Mais la question de ces nouvelles destinations reste irrésolue. Quelle résonance aurait cet édifice à l'échelle de la ville et à celle des citoyens ? Comment s'opèrent les connexions ? Où ont-elles lieu ? Sont-elles cohérentes ?

*Il y a souvent fait chaud.*

Le projet architectural est instrumentalisé et son utilité est définie par des logiques politiques, culturelles et économiques. Ces trois entités, n'ayant pas toujours les mêmes objectifs, ni le même poids sur la prise de décisions, ont une influence déterminante sur le quotidien de la multitude.

*Les poubelles comme des bijoux vulgaires, si brillantes et inoxydables. La succession régulière des bancs vissés au pied des murs, de part et d'autre de la cour. Symétriquement et face-à-face. On se sentait d'emblée sous un regard étranger si jamais quelque autre visiteur s'était assis de l'autre côté. Une gêne latente. Il n'y avait pas de quiétude entre les H.*

Des paroles d'Andrea Branzi, au sujet des contradictions qui imprègnent une ville contemporaine, surgissent dans ma mémoire :

« Une ville semble présenter des fonctions sur le plan formel, mais si on voit à l'intérieur de la ville il y a une réalité complètement différente qui correspond aux développements du travail diffus et qui produit une utilisation propre et générale de la ville, et après il y a tous les phénomènes bien complexes de la globalisation qui a transféré beaucoup de fonctions productives dans d'autres pays, qui a transféré des activités de l'administration dans des pays asiatiques, donc il y a une ville qui présente cette disfonction permanente » (2). Il continue sur « la crise de la rigidité de la ville contemporaine » et sur la schizophrénie globale qui est susceptible de produire d'autres modèles de fonctionnement. Il incite et encourage notre société à se reformer constamment. Selon lui, cette capacité d'adaptation à son époque a une importance vitale pour la société, ça serait la condition de sa survie.

*J'imagine dans les étages du bâtiment de l'arche sud, une vie de petits bureaux blanc cassé, de costumes et de noms français. La vision jaunâtre des photos mal conservées. Une archive, un document du sériel, du cadencement, du chimique, brusquement goupillé à des baraquements cosmétiques, à des scénographies blanches et aux attitudes ultra-publicitaires.*

L'œuvre architecturale doit être activée. Son utilité doit être évaluée tout autant en fonction de son efficacité économique qu'au bien-être qu'il procure aux citoyens. À la recherche du projet en vue, je refais le tour des bâtiments. Collé sur la façade d'un des entrepôts, une affiche rose-fuchsia, légèrement gondolée, vraisemblablement sous l'effet des intempéries, m'interpelle. Elle annonce : « COMING SOON ! ». Le vent des promesses d'un futur tout en abondance et félicité souffle sur Saint-Étienne. J'approche. BINGO ! Il s'agit de familiariser le chaland avec le nouveau projet de quartier créatif. Il est question entre autre du destin de mes jumeaux préférés : les bâtiments H. « 2500m<sup>2</sup> POUR ACCUEILLIR LA GRANDE USINE CREATIVE. Poursuite de la réhabilitation de la Manufacture : un nouveau programme pour des entreprises créatives et innovantes ». Serait-il question des entreprises qui mettent en œuvre des ruses technologiques performantes, des illusions plus persuasives, afin de jeter de la nano-poudre aux yeux des citoyens ébahis ? Ou bien serait-ce cet espace à nouveau rempli de machines nouvelle génération pour produire ou co-produire des biens de neo-consommation ? Ou encore se transformerait-t-il en open-space, des bureaux ameutés pour asseoir de grands stratèges commerciaux ? Quant au bien-être des citoyens, il faudra se lever tôt ! Les pirouettes technologiques ne sont pas garanties d'un cadre de vie agréable et accessible à tout un chacun.

(1) Jean-Pierre Boutinet, *Anthropologie du projet*, PUF, 2012

(2) <http://metropoles.centrepompidou.fr/intervenant.php?id=6>



---

# Seize mille

Samuel Hackwill

---

Un des paradoxes de la Biennale design Saint-Étienne 2015, c'est qu'elle présente des expositions dont la scénographie ménage souvent des ouvertures trop petites pour permettre au public de bien voir les objets (je fais ici référence à l'article de Jacob dans le présent magazine), alors même qu'elle se situe à l'intérieur d'une architecture, qui est la plupart du temps bien trop étendue pour les gens qui l'habitent.

Le site Cité du Design est installé depuis 2009 au sein de l'ancienne Manufacture d'Armes de Saint-Étienne (MAS), une immense usine construite à partir de 1864.

C'était un site militaire, qui permettait à 10 000 ouvriers en moyenne d'y travailler, d'y circuler, d'y prendre des repas, d'y loger (pour certains), etc. Le nombre de personnes travaillant sur le site a pu monter jusqu'à 16 000 pendant la première guerre mondiale, puis a lentement décliné à partir de la seconde guerre mondiale, jusqu'à la fermeture progressive du site à partir de 1990.

Au lendemain de la dernière journée de la Biennale, je prenais un café chez Matteo, voisin du 8e étage de la Cité du Design. Tout en discutant des bienfaits du chardon-marie (qui permet au foie de se reconstituer), je regardais distraitement par la fenêtre, qui offrait une très belle vue dans la lumière du soir.

En contrebas donc, les bâtiments de l'ex-Manufacture d'armes, la Platine et les anciens jardins des directeurs de la MAS sur la gauche, le bâtiment de l'horloge et les H sur ma droite.

Une espèce de tâche étrange colorait le sol à l'endroit où le restaurant de la Platine avait installé sa buvette éphémère (un container) pendant 30 jours.

Et le silence

Là où ce dernier mois, le site fourmillait d'activité, de bruit, de personnes venues d'un peu partout, apparemment pour réfléchir au design.

D'ailleurs, si on met en relation le chiffre de fréquentation de la dernière biennale (2013), environ 140 000 visiteurs sur 15 jours, on obtient à peu près la même fréquentation du site que pendant les heures de gloire de la Manufacture d'Armes de Saint-Étienne (10 000 ouvriers par jour pendant 14 jours).

Comme si la MAS avait eu besoin d'un prétexte tel que la Biennale pour retrouver une jeunesse artificielle, pendant deux (maintenant trois) semaines tous les deux ans.

Le reste du temps, on est au maximum 500 à occuper les lieux. Je me suis parfois demandé ce qui était à l'origine de ce sentiment de nostalgie étrange quand j'arrive sur le site, le matin, que tout est figé, et que je me retrouve entouré de toutes parts par la stature hiératique, trapue, des bâtiments de l'ex-MAS.

Ça n'est pas le même sentiment que j'éprouve quand je me balade dans les traboules de Chambéry ou n'importe où à Paris, cette impression d'être entouré de fantômes.

À la MAS, ça n'est pas la même continuité historique. Je sens confusément que les bâtiments attendent encore quelque chose, peut-être de moi.

Que l'activité qui faisait résonner ces lieux est trop proche pour avoir été déjà oubliée par les murs et la ville.

Je suis parfois pris d'un désir immense de vivre à la MAS, d'y fabriquer quelque chose, vraiment, d'y réaliser un travail qui soit digne du sérieux de l'entreprise qui animait autrefois les lieux : fabriquer des armes. Mettre le monde à feu et à sang.

J'aimerais conclure ce billet par le poncif de l'industrie manufacturière remplacée peu à peu par l'industrie de la culture.

On retrouve ce schéma un peu partout dans le monde occidental.

Un imposant site industriel ferme ses portes entre les années 80 et 2000, il est laissé en friche quelques années, puis est utilisé pour dispenser un service culturel (musée, salle de spectacles, etc) = le 104 à Paris, la Sucrière à Lyon, la Cité du Design à Saint-Étienne.

Ce qui est particulier dans le cas de Saint-Étienne, c'est que l'activité culturelle (Biennale de design de Saint-Étienne) remplaçant l'activité manufacturière (production d'armes légères, tourelles de tanks, etc) conserve un lien ambigu avec l'industrie. C'est-à-dire que selon les besoins, on utilise pour expliquer le projet de design à Saint-Étienne soit son lien historique avec l'industrie, soit son lien fort avec la culture (ce qui était inhabituel dans les années 1998, au moment de la création de la biennale de design - le design y était plus fortement lié à l'industrie et à l'économie, qu'à la culture.

Ce qui est probablement moins vrai aujourd'hui). Cette double tentation était présente dès le début du projet architectural de réinvestissement du site (2009), dont le cahier des charges a finalement privilégié l'icône (bâtiment de la Platine, conçu par l'agence LIN, Berlin) au détriment du respect du patrimoine ouvrier, puisqu'il est prévu dès le début de détruire les maisons du directeur et du sous-directeur de la MAS, contre l'avis des associations de préservation du patrimoine Stéphanois.

Et maintenant quoi?

L'Etablissement Public d'Aménagement de Saint-Étienne, un organisme géré (majoritairement) par l'état, est en charge d'un vaste projet de réaménagement de la plaine Achille, qui comprend également la Manufacture. En 2013 par exemple, étaient inaugurés les nouveaux locaux de France Bleu Saint-Étienne Loire dans l'aile orientale de l'ex-MAS.

Quels voisins illustres aurons-nous dans l'avenir? Des pizzerias? Des discothèques? Une fabrique de meubles "disagne"? Un techno-squat imprimant des armes à feu?

L'ex-MAS attend son heure.

La Biennale ne lui suffit plus.



# — Limites tacites

Jacob Lyon

---

*où les objets n'ont pas de limites*

Rubrique petites annonces :

« Suite à une promotion, couple et 4 enfants recherche chambre de bonne en centre-ville à louer pour 2 ans au moins. »

J'ai repéré la voiture sur le parking, elle est rouge, c'est facile, et puis le parking est vide. Quelques jeunes arbres font un semblant d'ombre. Je marche devant.

Clef serrure, c'est une 106, il n'y a pas de bipbip automatique à distance, à l'intérieur je m'installe et déverrouille la portière côté passager.

Simon, qui attendait devant, l'ouvre et incline le siège vers la boîte à gants. Clémentine qui discute encore avec Perrine rentrent les premières, suivies de Louis, Théo, Daria, Merryll, Laure puis Simon. Samuel qui tient maintenant la portière et porte Pauline sur les épaules se retourne vers Fanny et Hugo, « magnez-vous le boule ! » - ils sont à la traîne - « on va être en retard pour le match ! ».

*où la visite démarre*

« Bonjour, vous êtes ici pour la visite de 15h ?

C'est moi le guide ! Vous êtes tous là ? Bien de toute façon il est 15h02 et on part à 15h05, c'est le temps d'attente réglementaire pour les retardataires alors je vais m'asseoir ici un moment. »

Je m'assois sur un des bancs autour de l'abri bus, point de ralliement des visites guidées.

Les visiteurs qui se sont levés à mes salutations se retrouvent un peu ballots, puis se rassient ou reprennent leurs discussions.

C'est la fin de la biennale, il fait beau, il y a des gens un peu partout.

Je leur demande s'ils viennent de loin, s'ils savent où ils sont, s'ils connaissent le thème de la biennale cette année, s'ils peuvent me décrire le beau en deux phrases puis me donner quelques mots pour définir le design. Ils me regardent, le sourire en coin, bien conscients de la difficulté de la question, et un peu embarrassés d'être pris de court ainsi. « Parfait ! Après tout ça, je vous propose que l'on se mette en route, on a beaucoup de choses à voir ! »

Nous sommes 30, 29 visiteurs et moi. Nous arrivons devant la première exposition de la visite, beauty business, commissariée et scénographiée par Sam Hecht et Kim Colin et leurs stagiaires (peut-être). Après avoir présenté les tenants et les aboutissants de ce qu'ils vont voir - « un objet n'existe pas nulle part, il a été pensé pour un contexte particulier, une casserole par exemple pour cuire des pâtes sur une gazinière. Ici les objets que l'on va voir ont été transformés d'objets à utiliser en objets à regarder, c'est un peu absurde, mais c'est nécessaire à l'exposition. Je vais donc vous demander de ne pas les toucher. »

- nous nous dirigeons vers les premiers objets. Il s'agit d'un robinet, Axor Starck V, d'un évier, d'un téléphone et d'un panneau en marbre.

Le robinet qui devait être exposé en débit continu comme une fontaine étant victime d'une fuite, il est coupé, et une vidéo passe en boucle sur un petit écran posé à côté pour montrer son fonctionnement. J'attends un peu que tout le groupe se reforme autour de l'espace où sont posés les objets, je prends un certain plaisir à voir cette foule se former.

« Est-ce que tout le monde voit les objets devant nous ? »  
*où les objets révèlent leur limites*

Les plus rapides des visiteurs qui me suivent forment autour de moi le premier rang du groupe, l'espace que l'on considère ne mesurant pas plus de 2 mètres de large, on peut avoir entre 2 et 3 rangées de visiteurs. Ainsi, il arrive bien souvent que certains d'entre eux ne puissent voir les objets en question que par-dessus l'épaule des premiers, ou bien même qu'ils ne les voient pas du tout. Leur esprit j'imagine, bien que nourri par mes mots l'est également par les détails de la nuque du gars devant, sa calvitie naissante ou la beauté soyeuse de ses boucles. Il y a désynchronisation entre ce qu'ils entendent et ce qu'ils voient, impliquant un effort d'autant plus important de leur part pour suivre la visite. C'est particulièrement ennuyeux quand je suis face à une classe de collégiens, ce qui arrive souvent puisque les scolaires constituent 80% de mon public.

« Alors si vous ne voyez pas tous, je m'en excuse, mais pour l'instant ce n'est pas important parce que justement ce n'est pas des objets que je vais d'abord vous parler, mais de la scénographie.

La scénographie est un objet singulier, car c'est l'objet qui a pour fonction de présenter les autres objets. De par sa taille et les questions qu'il pose, on peut aussi considérer qu'il s'agit d'architecture.

C'est un peu l'immeuble pour loger les œuvres de l'exposition. Je l'appelle un objet parce que comme les autres, il a une fonction, mais aussi, et c'est le plus important, un contexte d'utilisation. Comment dire ? ».

Le fils d'un des visiteurs commence à grimper sur la structure de la scéno, je lui fais signe que c'est une mauvaise idée, sa mère le tire vers elle.

« Par exemple on ne vit pas à 12 dans un T1, à la limite on pourrait, mais alors on dépasse sa fonction première, loger 1 ou 2 personnes. De la même façon, la scénographie et plus particulièrement l'espace que l'on considère, a pour fonction de montrer des objets, mais il comprend aussi une limite d'utilisation. En fait la scénographie ici - et les difficultés que vous éprouvez le montrent bien - est prévue pour soutenir le regard de 5 à 10 personnes de front, 15 à la limite si l'on place bien les plus grands derrière, mais au-delà, elle tend à montrer le crâne des visiteurs plutôt que les objets exposés. »

Quelques sourires s'esquissent, je marque une pause.

« Comment résoudre ce problème ? De deux choses : l'une, ou bien la scénographie est trop petite, ou bien vous êtes trop nombreux. »

Je reprendrai un instant plus tard pour souligner la distance entre la conception de cet objet scénographique, et sa construction.

Dans le dessin tout baigne, le robinet coule en permanence, Axor Starck V nous épate avec son tourbillon. Mais dans les faits, et bien malgré lui, la matérialité l'a rattrapé. Il y a une fuite, et l'eau se répand sur l'évier en aggloméré. Alors, il est coupé, alors l'eau qu'il contient stagne et l'eau croupit ; jaune.

Deux contradictions donc, entre la scénographie et son usage, entre le dessin et la construction.

À chaque fois c'est la réalité qui rattrape l'objet. 30 personnes devant une scénographie à 15 places ou un problème de tuyauterie qui met en péril l'installation.

#### *où l'objet prend forme*

Un espace vide, infini, bleu, seul un regard, le nôtre, se promène, flotte, sans certitude même de son déplacement car aucun référentiel ne peut indiquer le mouvement. Un peu comme cette image inquiétante de ce que peut être la mort, un espace, infini, noir, où seule notre conscience existe, se déplace bien malgré que ce déplacement n'est (ne soit ?) relatif à rien. J'imagine tout de même mon corps, devenu invisible, simple mémoire corporelle, qui, libéré de la gravité et de toute autre contrainte, flotte. À l'image d'un poisson je nage dans ce bain monochrome, je m'élanche et virevolte.

Une ligne, arbitrairement positionnée, situe maintenant l'horizon lointain, le ciel se différencie de la terre, le haut du bas. Une forme placée en bas et l'on peut donner une direction. S'en rapprocher ou s'en éloigner, à gauche ou à droite. Sa présence me construit aussi. Aujourd'hui, les formes se construisent dans cet espace vide.

La modélisation 3D est un outil offrant un espace où construire. Vide d'abord, on s'y repère par la présence d'une échelle, rassurante, les 3 axes de notre espace tridimensionnel, l'objet s'y construit isolé, seul, au centre d'un espace coloré infini - le robinet, la scénographie, le bâtiment, le boulon, la chaise, la voiture, etc.. - Et là aussi je peux me promener autour, un regard pur, dégagé de son corps, qui se déplace autour de cette forme virtuelle, à grande distance, elle n'est qu'un petit point au bout de l'espace bleu, de plus près, très près, sa surface devient un nouvel espace à baliser. Pour peu que je pose ce regard à la surface de la forme, elle devient la terre, le sol et son extrémité un nouvel horizon.



Baptiste Deyrail

---

« À partir des photographies du catalogue d'exposition (Biennale Internationale du Design à Saint-Étienne, 2015), il est possible de transformer la réalité d'un objet ou d'un lieu en toute autre chose.

Il faut alors sélectionner des formes, supprimer un décor, le vider de son sens, le pervertir, le prolonger, le dissimuler. Il s'agissait de donner à voir une autre impression, dans la froideur du papier traversée par quelques inconnus qui fondent nos structures.

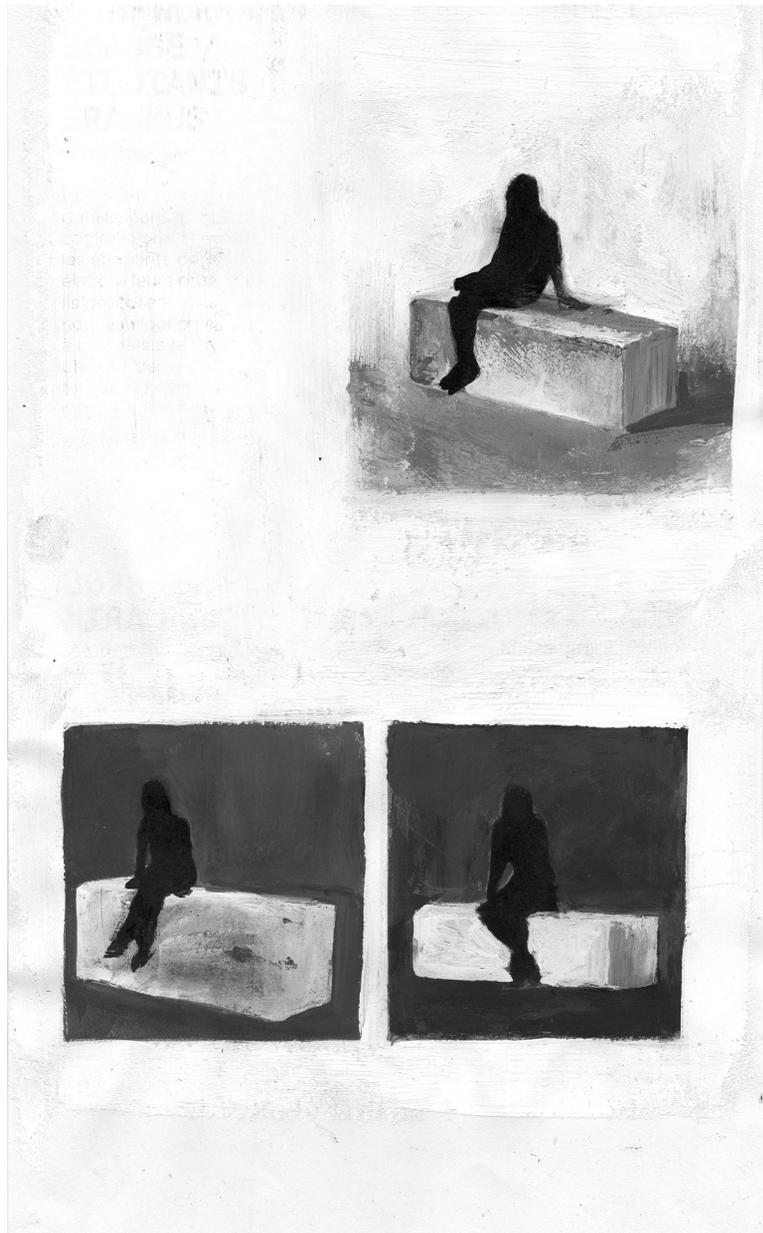
L'action simple de recouvrement ne laisse subsister que le fantasme d'un espace et le détournement impose sa propre logique ;

la structure minimale transcrit notre point de vue – celui du visiteur parmi les visiteurs – et sa difficulté à appréhender ce qui nous entoure.

(Recouvrir pour voir, puisque décrire n'est pas répéter et inversement.) »

# Envers









TE  
AL LAB  
RE DE SAINT

s et habitants  
tuaires m  
les. Sans  
e et Flo  
tre imp  
e sur  
oncl  
p d  
te se  
e les g  
riche  
sature  
st/Abb



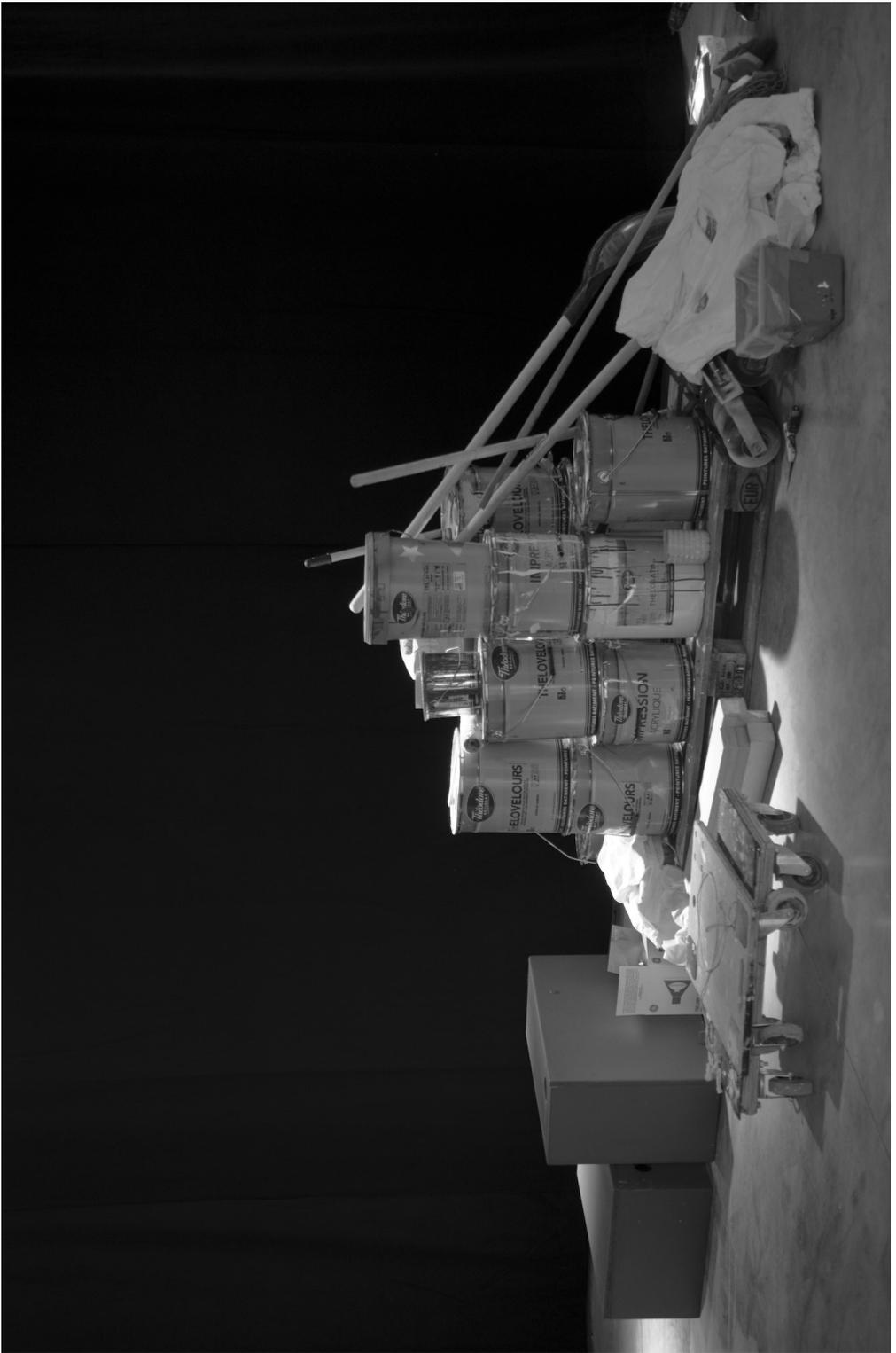
# Travaux en cours

Alexandra Caunes















---

# Corps-ville

Nicolas Goubier

---

## Récits d'espaces urbains éprouvés par la course à pied

La pratique de la course à pied en ville relève d'une propagation singulière de soi.

Cette manière d'habiter l'espace urbain confère au coureur une vision spécifique du milieu.

Tel que le définit Guillaume le Blanc,

« Quand je cours, mon attention se porte d'abord sur mon corps, sur mon rythme cardiaque, sur tout ce qui entrave son mouvement ou au contraire le facilite. » (1)

Le coureur focalise ses perceptions sur les informations nécessaires à contenir son déplacement. Il assimile la ville en intégrant les morphologies et les irrégularités dans sa posture afin d'assurer la continuité de son mouvement, en maître de la pesanteur.

**Jeudi 14 Août 2014 19h11 - 4,8 km - 28:50  
- 313kcal**

La lumière rasante de la fin de journée propulse mon ombre sur le goudron brûlant, hésitante.

Les rayons se faufilent à travers les mailles aérées de mon maillot, m'entourant d'un halo.

L'impulsion nécessaire à gravir le trottoir qui s'invite à moi secoue les gouttelettes de sueur accumulées à la pointe de mes cheveux.

Elles s'évaporent instantanément.

Pour relancer ma foulée, je lance un crachat qui reste groupé jusqu'à s'écraser mollement dans la pente lisse du caniveau. Les semelles de mes runnings rouges Mizuno bavent à chaque appui, avalant des gravillons. Mon image maladroite cernée par la silhouette diffuse des marronniers m'accompagne jusqu'à ce qu'elle rencontre brutalement la pénombre du passage sous voie.

**Jeudi 15 Janvier 2015 8h21 – 5,2 km – 28:21  
– 341 kcal**

Les alvéoles de mes poumons crissent d'une seule voix pour expulser l'air humide vers ma bouche. La bouffée d'air vicié lance une brûlure glaciale au fond de ma gorge, puis sur la gerçure plantée dans mes lèvres. À la rencontre de la froideur de la vitrine du kebab Iskender, la vapeur d'eau se condense instantanément pour dessiner un nuage de buée. Je tourne la tête pour entrevoir cette trace de mon passage. Furtivement, j'entrevois mon visage défilant dans un rouge uniforme, éclatant de sueur. La lueur zénithale d'un lampadaire qui lutte contre ce qu'il reste de nuit dessine le contour de ma veine temporale tambourinante.

**Lundi 10 Avril 2015 - 13h50 – 4,2 km - 21:08  
- 276 kcal**

Une perspective plongeante butant sur les collines au lointain m'invite à parcourir l'asphalte rouge des trottoirs dont la pente régulière me pousse gentiment. Les façades qui défilent à mes côtés me susurrent que mon allure est bonne.

Je me sens bien. À ma droite, un parement de pierres blanches aux lignes horizontales.

Au loin, la société des clients attablés aux terrasses des cafés me fait ressentir une légère gêne : je me sens toujours observé par les personnes figées.

Au sol, des pavés aux joints profonds me font craindre de trébucher.

Il se joue une situation singulière lorsque l'angle de l'îlot se présente à ma droite. Sur le trottoir, un poteau qui doit être un feu de signalisation restreint le passage. Je ralentis de peur de heurter un passant. Je me faufile entre ce poteau à ma gauche et l'immeuble à ma droite.

L'avenue s'élanche à mes pieds.

La façade vitrée du concessionnaire quitte l'horizon pour se présenter frontalement à moi.

J'observe à la troisième personne mon arrivée sur cet écran géant. Je suis hors de moi, au milieu de la ville.

**La course à pied pour faire corps avec  
la ville**

Les situations engendrées par la mise en mouvement de la ville dressent une forme de lecture sensible propre au corps qui éprouve. La course à pied pour comprendre la ville, c'est ce que met en place le réalisateur Steve McQueen dans Shame (2) : à la 39e minute, le personnage principal quitte ses vêtements quotidiens au profit d'un survêtement pour se lancer dans une virée nocturne. Un travelling le suit de profil comme un prétexte à montrer la ville qui se déroule derrière lui. L'homme fait office de référentiel fixe, tandis que le paysage urbain défilant installe une sensation de vitesse.

Si la course à pied peut s'apparenter à un procédé cinématographique en donnant à voir un plan séquence de la ville, le sportif en est l'acteur.

Tels que l'expriment les récits d'espaces, la représentation du coureur peut se projeter dans le paysage de manière ponctuelle, dans un reflet ou dans une ombre, le rendant simultanément spectateur de sa propre course.

Le sportif se découvre alors dans sa tenue de circonstances, immergé dans le milieu qu'il éprouve.

Il fait corps avec la ville.

(1) Courir, Méditations physiques, Guillaume le Blanc, p 15, ed. Flammarion ISBN 978-2-0812-8322-0, 2012

(2) Shame, 99mn, réalisé par Steve McQueen, 2011

# — Paysage éprouvé

Léa Jeanjacques

—

Sans trop savoir pourquoi, nous nous mettons à courir. Un peu par défi, comme pour fuir la nuit tombante. Devant nous s'étend un champ d'herbes accidenté, dont les pousses ont été rabattues par les grands vents ; ce mouvement leur confère un aspect duveteux et confortable. La scène verdoyante, éclairée par une lumière semblant venir de nulle part, contraste avec un lourd ciel noir décrivant un horizon menaçant. Un vent furieux nous retient de communiquer et de nous accorder sur la direction à suivre. Bientôt nous quittons le sentier pour nous livrer à des courses désordonnées à travers les vallons tendres.

Peu à peu j'oublie les autres. Le vent me pousse dans le dos, me rapprochant du précipice. La sensation du danger m'enivre, et je cours sans réfléchir, pendant ce qui semble durer une éternité. Pas à pas, je sens la pluie traverser mes vêtements et pénétrer dans mes chaussures. Je porte mes mains à mon cou pour retenir mon écharpe, tandis que la vitesse plaque ma capuche contre ma tête, réduisant mon champ de vision latéral. Dans le creux de chaque vallon, l'objectif disparaît, semblant rallonger le trajet.

Mais je cours toujours, toujours contre la nuit, toujours avec le vent et contre la pluie. Dans mes oreilles le bourdonnement de l'effort se mêle à celui du vent, la sueur de ma peau à l'humidité de la pluie. Je suis le rythme infernal des vallons qui se succèdent, redoublant d'effort dans chaque montée portée par la promesse d'un but proche.

Pourtant ils s'enchaînent indéfiniment, à l'épreuve de mon corps et de ma volonté, et à chaque sommet l'horizon m'apparaît inexorablement à la même distance qu'au sommet précédent. Mes tempes palpitent au rythme effréné de mon cœur, mes joues me brûlent malgré le froid glacial. Je m'arrête.

Je m'arrête pour reprendre mon souffle et regarder derrière. Dans la pénombre grandissante, je ne distingue de mes camarades que des silhouettes diffuses dispersées dans le paysage. Il me semble que chacun a pris des directions différentes, poussé par une frénésie mystérieuse. Au loin les phares de deux voitures percent l'obscurité. J'imagine un instant nos amis, me demande s'ils s'inquiètent de ne pas nous voir revenir. Mais ça n'a pas d'importance, si près du but.

Réflexion faite, je tourne le dos et reprends ma course dans la pénombre menaçante. Malgré la fatigue, je poursuis avec acharnement mon but devenu obsession, mue par une force extérieure, guidée par le spectre du vent, le dernier vallon m'engloutit dans une course saccadée à vitesse vertigineuse, les pousses hautes lèchent le bas de mon jean, s'enroulent autour de mes pieds et tentent de me faire trébucher, les fossés cachés sous le tapis d'herbe tendre menacent de me happer à chaque foulée, la pluie fouette mon visage avec une intensité douloureuse, le vent me rattrape en hurlant, un brouillard épais trouble ma vue... ou peut-être est-ce seulement l'épuisement. Je m'essouffle.

J'atteins le dernier sommet sans même m'en rendre compte, aveuglée par l'effort. Le ciel a repris de la hauteur, et partage maintenant l'horizon avec la ligne tourmentée de la mer. La falaise se découpe sous mes pieds, tombant abruptement quatre vingt mètres plus bas dans un Atlantique déchaîné. Jérémie m'a rejoint, et prudemment nous cherchons le lieu où marquer l'arrêt. Il nous faut être vigilant, car nous savons que le tapis duveteux peut cacher un à-pic. Portés par l'adrénaline, nous faisons mine de nous pencher au dessus du vide, mais le vent nous en dissuade. Prudents toujours, nous nous asseyons. Dans l'obscurité on distingue à peine les vagues.

La silhouette des falaises se fond dans le noir profond de l'eau. On ne devine que l'écume en bas, qui habille la roche d'un soubassement blanc.

Des vagues gigantesques s'écrasent contre la pierre dans un fracas inquiétant, semblable à un craquement d'os. Rassemblés au sol, nous résistons au vent qui semble vouloir nous précipiter en bas.

Nous ne parlons pas, nous ne nous regardons pas, nous luttons.

Nous luttons contre le vent, contre la pluie, contre les éléments de la nature, et nous nous sentons infiniment petits, face à ce paysage torturé et magnifique à la fois. Que vaut notre voix face à celle du vent ?

À quoi servirait-il de commenter, photographier, immortaliser l'instant ? Le lieu parle de lui-même, à nos corps qu'il a épuisé, à nos yeux qui ne distinguent bientôt plus rien, à nos oreilles qu'il a rendues sourdes. De ce lieu il ne restera qu'un souvenir.

Le souvenir du paysage insaisissable, qui ne peut être éprouvé qu'à travers l'effort, celui qui pousse à faire corps.

De ce lieu il ne restera qu'un nom. Malinhead.

# — Sur la route

Oscar Barnay

—

Le parking est désespérément vide, sombre. Menaçant. Plus loin, la silhouette d'un camion, assoupi dans les bruits de la deux fois deux voies, jette une ombre étrange sur l'asphalte. Presque inquiétante. Le claquement de ma propre portière prend une tournure sinistre ici.

La voiture se détache dans le reflet de la vitre, devant nous. À travers, on aperçoit des néons et leur lumière froide. Tout ça me semble bien irréel, au milieu de cette froide nuit de février, perdu quelque part le long d'une autoroute semblable à toutes les autres. Les six heures de route entrecoupées de vagues périodes de sommeil ont anéanti mes repères.

Contournant l'angle du bâtiment, je franchis les portes coulissantes vitrées, qui s'ouvrent dans un chuintement plaintif. Des haut-parleurs nasillards diffusent ce qui a vraisemblablement dû être un tube, dans les années 70. Une musique dont, bien qu'il me coûte de l'admettre, la mélodie me reste dans la tête. Il n'y a absolument personne dans ce hall moribond, seulement cette musique, et moi.

Cette musique qui visiblement s'efforce de communiquer une ambiance festive, bien dérisoire ici. J'ai l'impression d'entrer dans une fête foraine défoncée, où les restes de musiques poussiéreuses, échappés d'un gramophone borgne viendraient caresser les ruines d'un cirque miteux. Absurde. Forcément, je me mets à danser, entre les machines à café bourdonnantes et les présentoirs touristiques.

Je longe les blanches lueurs du distributeur de sandwiches, en direction de l'escalier des toilettes. Bien indiqués par un énorme panneau suspendu au faux plafond. L'escalier courbe descend dans une trémie circulaire, étrangement découpée au beau milieu de la pièce. Le lieu met en scène sans le vouloir ce qui, au fond, est sa principale raison d'être : des toilettes d'autoroute. Tout le monde s'arrête ici pour aller aux toilettes avant de reprendre la route. Tout tourne autour des toilettes. L'escalier, la pièce, l'aire de repos. Peut-être même l'autoroute.

Alors, forcément, ils sont au centre. Mais comme par honte, parce que les toilettes, ça n'est pas glorieux, ils sont dans un trou. Un beau trou, bien rond, carrelé, cerné d'un garde-corps en inox brillant, mais un trou quand même. Je m'engage dans ces escaliers d'Érèbe. Je suis ici pour les mêmes raisons que tout le monde. Pour l'envie d'un café en plus, peut-être.

Les autres sont entrés aussi. À les entendre, je crois que nous partageons la même perception de ce lieu sans âme. Absurde. Leurs voix emplissent aisément l'espace, qui était auparavant assourdissant de vide. Je me sens moins seul, moins perdu sur cette île déserte et froide.

En bas, le mur se couvre d'une énorme mosaïque. Le motif à damier des carreaux se transforme petit à petit en un vol de canards, lorsque l'on regarde de la droite vers la gauche. Ces mêmes canards qui, toujours en suivant le travelling de ce mur courbe décidément plein de surprises, finissent par survoler ce que je reconnais comme étant Lyon. Ou plutôt, une fresque de Lyon. Mettant en scène comme il se doit les particularités touristique-urbaines de la ville. Je réalise donc que nous ne sommes probablement plus très loin de notre destination.

La musique a changé. Mais reste dans le même ton. On dirait bien qu'il en sera ainsi toute la nuit. Je n'ai cependant guère l'envie de rester pour m'en assurer. La lumière des toilettes est écrasante de blancheur, elle frappe les carreaux blancs qui couvrent le mur et aveugle mes yeux endormis par l'obscurité du voyage nocturne. Dur réveil. Étonnamment, tout est propre, lisse, net. Brillant même. Je crois que le ménage a été fait il y a peu. Et vu le peu de fréquentation...

Je me lave les mains, en profite pour m'asperger d'un peu d'eau sur le visage, achever de me réveiller. Avec une joie de gosse, j'enclenche le sèche-mains résolument futuriste. Un beau gadget. Inefficace, comme tous les sèche-mains.

Je glisse une pièce dans la fente de la machine à café. Dans ce contexte, son tintement est aussi joyeux que le prix du café est déprimant. C'est dire. Le jus noir coule, mousse. Une touillette plonge dans le gobelet en plastique.

Le café n'est pas bon. Lyophilisé. Mais il est chaud, et si mes papilles ne savourent pas particulièrement, mes mains elles, apprécient ce réconfort. Je promène un œil distrait sur les quelques trucs qui ponctuent la pièce. Un présentoir à couteaux, une vitrine emplies de livres touristiques, un ficus dans son pot, une machine à sous. Toute une ribambelle de boîtes, lumineuses, dont les fils électriques courent sur le sol pour rejoindre les murs. Des boîtes posées sur le sol, un peu partout, et qui dessinent vaguement un espace. Un non-espace, plutôt. La pièce est un grand vide. Au sol, un carrelage

noir. Au-dessus, l'éternel faux plafond. Entre les deux, pas grand-chose. La moitié des murs sont de grandes vitres, qui, à cette heure, permettent surtout de contempler les reflets fantomatiques des lueurs de l'intérieur. Tout ça paraît si mal fait, si fragile, si fugace. Un décor de papier mâché. La fête foraine démoniaque.

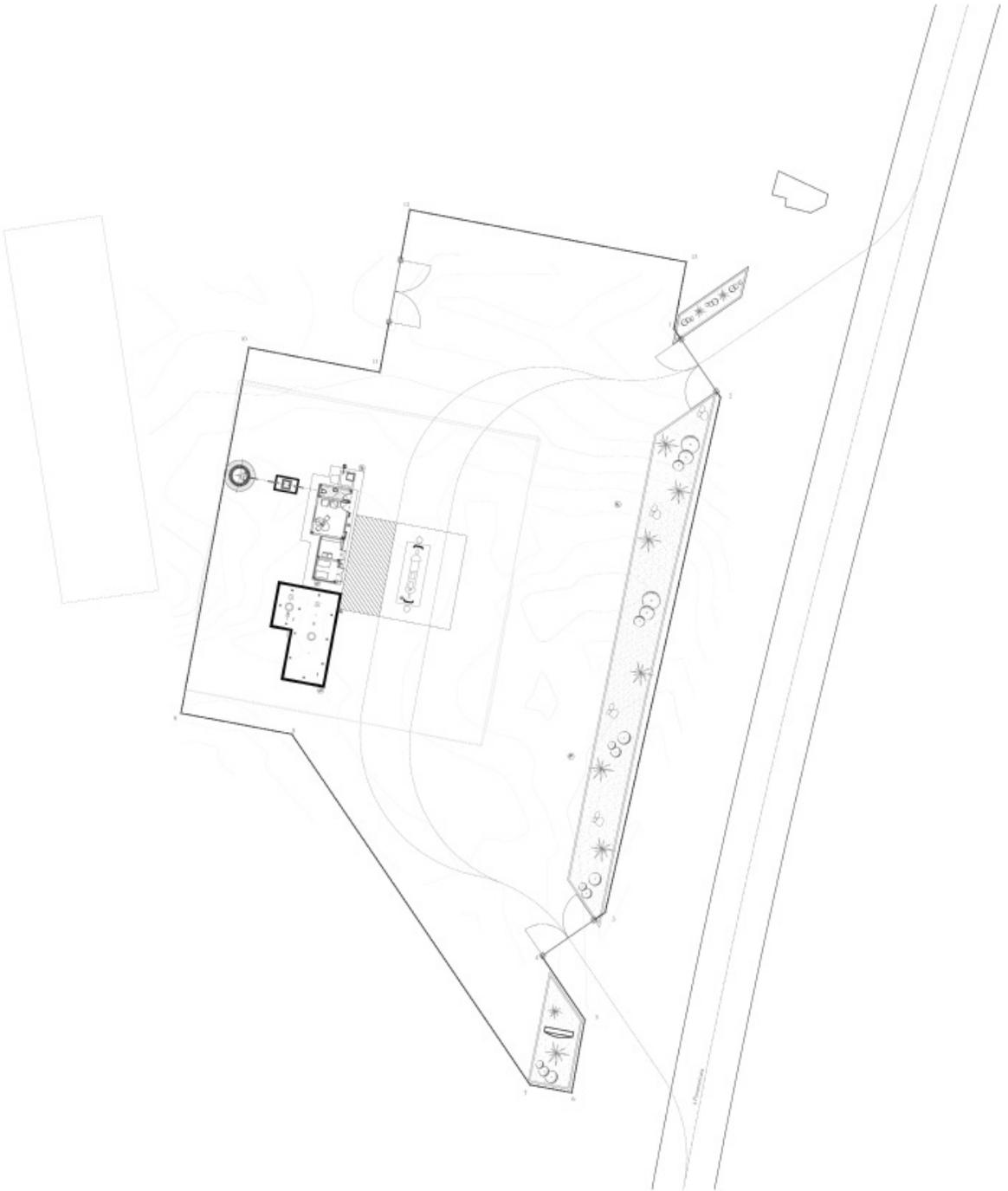
J'ai envie de prendre des photos. J'ai envie de passer des nuits entières à prendre en photo les aires d'autoroutes, sœurs de celle qui s'offre maintenant à mes yeux. Je ne sais pas pourquoi. Absurde. Une ode aux road-trips miteux peut-être.

Un camionneur entre, le visage mangé par la fatigue et la lassitude. Il nous regarde, s'étonne brièvement de nous voir, tous les quatre, rire et s'extasier devant l'absurdité de la situation. Pas longtemps. Il se dirige d'un pas ferme et résolu vers l'escalier des toilettes. Nous nous dirigeons vers la sortie.

Les panneaux lumineux de l'autoroute et la campagne endormie qui filent sous mon regard ont tôt fait de remplacer cette étape. Les camions endormis sont toujours là. La lumière blafarde s'éloigne dans le rétroviseur. Un mirage surréaliste de plus dans la fin de ces vacances.

**Quelque part**

Plan 1:200





Personnes ayant participé  
au numéro 1 de fig. :

**Merryl Bouchereau**

Étudiant en 3<sup>ème</sup> année à l'ESADSE

**Daria Ayvazova**

Étudiante chercheuse  
au post-diplôme de l'ESADSE

**Samuel Hackwill**

Étudiant en 4<sup>ème</sup> année à l'ESADSE

**Jacob Lyon**

Étudiant en master en anthropologie  
de l'environnement au Museum  
d'Histoire naturelle à Paris

**Baptiste Deyrail**

Étudiant en 5<sup>ème</sup> année à l'EESI  
d'Angoulême

**Alexandra Caunes**

Assistante au Pôle Photographie  
de l'ESADSE

**Nicolas Goubier**

Étudiant en 3<sup>ème</sup> année à l'ENSASE

**Léa Jeanjacques**

Étudiante en 5<sup>ème</sup> année à l'ENSASE

**Oscar Barnay**

Étudiant en 5<sup>ème</sup> année à l'ENSASE

**Sandrine Binoux**

Responsable du Pôle Photographie  
à l'ESADSE



CRÉDIT PHOTO :  
Sandrine Binoux

Musée de la Mine. *TU NAIS, TUNING, TU MEURS*  
Par le post-diplôme design & recherche  
de l'ESADSE pour la Biennale Internationale  
du Design de Saint-Étienne, 2015.



**fig.**  
Revue de lectures  
guidées

© Collectif-fig.  
Saint-Étienne

**Contact**  
revue.figures@gmail.com  
revuefig.tumblr.com

**Directeurs de la rédaction :**  
Hugo Chevassus  
Fanny Myon

**Conception graphique :**  
Fanny Myon  
Hugo Chevassus

**Relecture :**  
Mathilde Segonds

**Fig. remercie :**  
LongType  
Ses contributeurs  
Le pôle édition de  
l'ESADSE et Monique  
Murat

Les textes publiés dans  
fig. n'engagent que  
la responsabilité de  
leurs auteurs.

Achevé d'imprimer  
en mai 2015 au pôle  
édition de L'École  
Supérieure d'Art et  
Design de Saint-Étienne

Le texte est composé  
en Ecram de la Fonderie  
LongType